

Gentzler, Edwin (1993) : *Contemporary Theories of Translation*, Londres et New York, Routledge, 224 p. ISBN 0-415-09172-1

Robert Larose

Volume 41, numéro 1, mars 1996

Le(s) processus de traduction / Translation Process(es)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003404ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003404ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larose, R. (1996). Compte rendu de [Gentzler, Edwin (1993) : *Contemporary Theories of Translation*, Londres et New York, Routledge, 224 p. ISBN 0-415-09172-1]. *Meta*, 41(1), 163–170. <https://doi.org/10.7202/003404ar>

■ GENTZLER, Edwin (1993) : *Contemporary Theories of Translation*, Londres et New York, Routledge, 224 p. ISBN 0-415-09172-1.

Professeur invité au département de littérature comparée et directeur du Centre de traduction de l'Université du Massachusetts, à Amherst, Edwin Gentzler met l'accent sur les travaux menés au cours des trente dernières années dans le champ de la littérature comparée et des études culturelles, plus particulièrement aux États-Unis, en Belgique, aux Pays-Bas, en Israël et dans les cercles tchécoslovaques de naguère. Sont donc exclus

tous les travaux des traductologues français (de Mounin à Berman, en passant par Ladmiral) et canadiens d'expression française ou anglaise. On s'étonne que Steiner, Newmark, de Beaugrande et Pym, auteurs non négligeables dans le domaine de la traductologie contemporaine, soient absents de *Contemporary Theories of Translation*. L'auteur écarte aussi les études d'inspiration linguistique (Hatim et Mason, Bell, Nord, etc.) ou à vocation empirique (Krings, Lörcher, Tirkkonen-Condit, Dancette, Séguinot, etc.). Or, elles auraient mérité, tant elles sont nombreuses, que Gentzler ajoute à son livre deux chapitres bien étoffés.

L'ouvrage est le cinquième de la collection «Translation Studies» publiée par Routledge sous la direction de Susan Bassnett et d'André Lefevere, chercheurs de réputation internationale pour qui la traduction est non seulement réécriture de l'original, mais aussi reflet d'une idéologie et d'une poétique du traduire. *Contemporary Theories of Translation* comprend sept chapitres : les chapitres 1 et 7 constituent respectivement l'introduction et la conclusion ; les chapitres 2 à 6, le corps du texte. Voici comment l'auteur répartit la matière : chap. 2 - la théorie de la traduction littéraire aux États-Unis ; chap. 3 - la science de la traduction ; chap. 4 - les débuts des «Translation Studies», ou TS, expression qu'on ne saurait traduire par «traductologie» (l'antimétabole, théorie de la traduction et traduction de la théorie, prend ici tout son sens !) et qu'on nomme de plus en plus souvent aujourd'hui «Descriptive Studies» — il s'agit notamment des travaux menés par Holmes, Lefevere, Van den Broeck et Bassnett ; chap. 5 - la théorie du polysystème et les récents travaux du mouvement TS ; chap. 6 - la déconstruction. Quatre de ces cinq chapitres ont donc pour objet la traduction littéraire.

Le chapitre 2, intitulé «American Translation Workshop», porte sur le développement de la traduction littéraire aux États-Unis au XX^e siècle, en particulier sur les travaux de I. A. Richards, E. Pound et F. Will.

Gentzler nous transporte à Harvard à la fin des années 20, là où enseignait I. A. Richards, auteur de *Practical Criticism* (1929), connu en traduction grâce surtout à son article «Toward a Theory of Translating» (A. F. Wright (dir.) : *Studies in Chinese Thought*, Chicago, University of Chicago Press, 1953), dans lequel il affirme d'une part que la traduction est sans doute l'événement le plus complexe de l'évolution du cosmos et d'autre part que, bien formés, les traducteurs peuvent en arriver à décoder «correctement» le texte de départ. Dans le cadre de son expérience la plus célèbre, Richards remettait à ses meilleurs étudiants du premier cycle universitaire treize poèmes, d'auteurs aussi différents que Shakespeare et E. W. Wilcox, sans leur fournir le nom de l'auteur, le titre du poème ni quelque élément bibliographique que ce soit. Il leur accordait une semaine pour interpréter les textes sans imposer de méthodologie précise. La démarche de Richards visait à introduire de la nouveauté dans la culture américaine contemporaine, à permettre aux étudiants de découvrir par eux-mêmes la poésie et à les initier à de nouvelles méthodes pédagogiques. Elle apparaissait ouverte à une pluralité d'interprétations et à des lectures individuelles et libératrices, tout à fait antiestablishment... Or, selon Gentzler, l'approche de Richards visait l'inverse, c'est-à-dire l'élaboration de nouvelles méthodes pédagogiques qui mèneraient à une «compréhension parfaite» du texte littéraire et à une «réaction correcte et unique» de la part des lecteurs. Richards espérait que se dégage une lecture unique («a unified reading») ouvrant la voie à une traduction juste («a proper translation»). C'est la qualité de la formation qui permettrait d'acquérir la méthode appropriée pour comprendre correctement le sens présumé unique d'un texte. L'évaluation des textes serait entre les mains de l'élite, qui apprendrait à penser (?) et à juger (?) selon l'enseignement du maître.

Gentzler, jamais prolix mais finement critique tout au long de son livre, a raison d'écrire : «Despite all the education and proper training in the right methodologies,

research has shown that if one gives two workshop translators the same text, what evolves are two different translations.» (p. 18).

De la théorie de la «proper translation», où le sens était unifié, on passe à la théorie imagiste ou vorticiste de Pound, fondée sur le mot, le détail lumineux, le fragment. Le traducteur est vu comme un artiste, un graveur ou un calligraphe, qui moule des mots. Dans la pensée de Pound, l'accent ne porte pas sur le «sens» des textes traduits ni sur celui des segments particuliers, mais sur le rythme, la musique, le mouvement des mots, les associations inconscientes, les réverbérations de sons, les «cônes électrifés» du vortex (système de formes ou, plutôt, d'énergies en évolution autour d'un point ou amas «radiant»), qui permettent de réenergiser l'original en anglais du XX^e siècle. (On n'est d'ailleurs pas loin ici de la notion de «transposition créatrice» de Jakobson.) Cet anglais dont parle Pound fait partie d'un complexe grec-latin-italien-français-espagnol-anglais en constante évolution et dans lequel tous les sens s'appellent. D'après une telle conception du langage et du caractère dynamique des idées, le «sens» d'une œuvre d'art n'est jamais fixe ; il change selon l'évolution du langage. Le but du traducteur consiste à adopter un certain «état d'esprit» en s'imprégnant de la langue de l'original et en étudiant l'œuvre et la vie de l'auteur. C'est seulement alors que le traducteur pourra revenir dans le présent et tenter de créer de «nouvelles relations», qui sont dérivées de celles de l'Autre et en révèlent la logique.

Aux théories unifiante de Richards et idéogrammatique de Pound s'ajoute la théorie du relativisme culturel («cultural relativism») de Frederic Will. À certains égards, la méthode de Will ressemble à celle de Nida. Mais au lieu de trouver la parole de Dieu en structure profonde, Will y loge l'idée de poésie, l'essence poétique, concept éminemment platonicien. Pour lui, le fait de nommer est l'activité fondamentale de l'homme. Cette dernière ne se résume pas à de simples jeux de mots, mais elle s'intègre dans un élan global de traduction de la réalité externe en un langage «humain». Will pose l'existence d'un tronc commun d'expériences et d'émotions humaines grâce auquel on parvient à surmonter le caractère indéterminé du langage et à appréhender la «réalité externe». Nous nous traduisons dans le langage. Le fait de nommer ne nous permet pas nécessairement de pénétrer cette réalité, mais nous aide à nous révéler à nous-même. Sans connaître la littérature ni la langue hongroises, Will se permet, par exemple, de critiquer une traduction parce qu'elle ne lui permettrait pas d'éprouver la poésie anglaise (!). Gertzler juge cette approche subjective, héritage d'une vision métaphysique du pouvoir de la poésie. Derrière la traduction et l'original, Will parvient à ressentir la présence de la forme idéale du poème. Parce qu'il est capable d'«amour», il est persuadé de pouvoir transcender son ignorance de la langue et de son caractère indéterminé et accéder à l'«essence» sous-jacente au poème. Will en vient à la conclusion, qu'étant donné son ignorance de la langue hongroise, la seule chose qu'il peut traduire, c'est précisément l'essence du poème!

Le chapitre 3 de *Contemporary Theories of Translation* porte sur la «science de la traduction». L'auteur ne traite pas du statut épistémologique du mot «science» appliqué à la traduction, mais il passe en revue certaines théories dites scientifiques de la traduction, plus particulièrement les théories de Nida et de Wilss, toutes deux comparées à celle de Chomsky. Il faut dire que les textes choisis par Gertzler sont pour la plupart les œuvres classiques des «jeunes» Nida, Wilss et Chomsky.

Il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse ici. Quiconque traite de théories **contemporaines** de la traduction, en particulier celles de la seconde moitié du XX^e siècle, se place dans une situation aporétique : la pensée des auteurs étudiés évolue **pendant** que se poursuivent les recherches de l'historiographe. La pensée de Nida, par exemple, a considérablement changé au cours des années 80 et 90. Avant 1986, celui-ci proposait quatre

catégories sémantiques (*object-words, event-words, abstracts et relationals*). Dans «Court Interpreting» (1988), il en distingue cinq (*objects, events, features, relations et substitutions*) ; ces catégories changent en partie de nom l'année suivante dans «The Paradoxes of Translating» (*entities, activities, features, relations et markers*) et sont ramenées à quatre, en 1991, dans «Translation: Possible and Impossible» (*entities, activities, features et relations*). Ce même Nida introduit un nouveau concept, celui d'isomorphisme, dans «Isomorphic Relations and Translation Equivalence» (s.d.) et ne parle plus aujourd'hui d'équivalence dynamique, mais d'équivalence fonctionnelle («Dynamic Equivalence in Translating», s.d.).

Gentzler présente clairement et minutieusement la pensée de Nida et de Wilss en regard de celle de Chomsky. Il indique les points de ressemblance et de divergence entre les travaux de Nida et de Chomsky. Il nous rappelle que les fondements théoriques de Chomsky sont platoniciens, tandis que ceux de Nida sont protestants ! Gentzler observe deux niveaux de conceptualisation chez Nida et trois chez Chomsky : la base, la structure profonde et la structure de surface. Il précise que Nida ajoute une dimension culturelle au modèle chomskyen et met l'accent sur la réaction du lecteur au signe plutôt que sur le signe lui-même ; que la forme des messages a un statut secondaire chez Nida ; et que ce dernier incorpore l'hypothèse de Whorf dans sa théorie, tandis que Chomsky n'en tient pas compte étant donné qu'elle est trop liée à la culture. Gentzler connaît les travaux de Chomsky ainsi que leurs limites. Il n'hésite pas à critiquer Nida («[he] has perhaps simplified Chomsky's work and misappropriated it for his purposes»), et parfois très durement : «Nida does not trust readers to decode texts by themselves, thus he posits an omnipotent reader, preferably the ideal missionary/translator, who will do the work for the reader. His goal, even with the Bible, is to dispel the mystery, solve the ambiguities, and reduce the complexities for simple consumption.» (p. 58).

Gentzler ne craint pas non plus de fustiger Chomsky («From the perspective of translation practitioners, the problem with the generative transformational model is that it is overly idealist, divorced with all the *problems* of translation — from contemporary neologisms to archaisms, from proper nouns to metaphors, from high registers to dialects and “mistakes” and all those knotty problems that make translation both impossible and fascinating.», p. 50) et Wilss («Wilss' theory falls prey to what literary critics refer to as the empirical fallacy: the “empirically” derived categories are never seen: they exist only in some ideal construct in someone's imagination, just as Chomsky's competence is never revealed, only derived. The system is designed to identify and describe finished products, and to prepare those products for consumption in a different time and place. Such universalizing approaches tend to omit the things that do not fit into categories, to omit contradictions, and to erase ironies and distancing devices, which are almost always part of every text.», p. 65).

Les sept dernières pages de ce troisième chapitre portant sur les tendances en traductologie allemande (Kade, Neubert, Reiss, Vermeer, etc.) sont très riches, mais malheureusement beaucoup trop courtes. Gentzler est extrêmement sévère à l'endroit des traductologues allemands et à l'égard de leurs théories, qu'il considère «prétendument scientifiques», lesquelles ont tendance à être prescriptives. Et c'est précisément contre ces approches normatives, l'inflation terminologique, l'emploi excessif de diagrammes, les spéculations au sujet des processus mentaux des traducteurs — l'espace non vérifiable de la boîte noire de l'esprit humain — et les hypothétiques structures innées du langage des théories «scientifiques» de la traduction que des équipes de chercheurs, principalement en Belgique et aux Pays-Bas, ont décidé d'examiner des textes authentiques dans des milieux réels à des périodes précises de l'histoire.

Le chapitre 4 s'intitule «Early Translation Studies». Une géographie de la traduction se dessine. Des États-Unis, on passe à la Belgique et aux Pays-Bas. Nous

sommes dans les années 70. James Holmes publie «The Name and Nature of Translation Studies» (1972), article dans lequel il rejette les positions «dures», d'une part, des traducteurs littéraires, qui écartaient du revers de la main les analyses néopositivistes menées par les linguistes et, d'autre part, des linguistes, qui considéraient comme «non scientifiques» (ou herméneutiques) les analyses littéraires. Les temps ont-ils vraiment changé ? Dans «Translation : The Focus of the Growth of Literary Knowledge», paru en 1978, André Lefevere affirme que cet antagonisme repose sur une «incompréhension (volontairement) mutuelle». Ce dernier reproche à l'herméneutique de la traduction son caractère non scientifique, fondé sur des prémisses épistémologiquement dépassées depuis trois siècles et contredites à tous les détours par les découvertes des autres disciplines. Il n'est pas moins indulgent à l'égard du positivisme logique, stratégie dominante parmi les structuralistes, les grammairiens du texte ou les sémioticiens, d'après lequel la littérature est réduite à un langage destiné aux sciences physiques, où la vérité repose sur des règles de correspondance et qui partage les idéaux de la science : monadisme, réductionnisme et physicalisme.

Holmes et Lefevere proposent plutôt d'orienter les recherches traductologiques vers des études de cas qui permettraient de voir comment le sens «voyage» d'une langue (d'une culture et d'une littérature) à l'autre. Leur méthode consiste d'abord à examiner ce qui caractérise la traduction, puis à incorporer ce savoir dans la théorie littéraire et linguistique. Cette démarche évite le dogmatisme d'école (La traduction doit être comme ci ou comme ça... et pas autrement !), campé dans des positions immuables. Au lieu de considérer son objet comme un cadavre à dépecer scientifiquement ou comme une vérité transcendante à découvrir au moyen d'un quelconque corridor mystique, la démarche de Lefevere et de ses collègues hollandais et flamands consiste à s'ouvrir à la pluralité des manières de traduire et à considérer la traduction comme objet de médiations assujetti à la manipulation de la théorie et des normes artistiques en vigueur à une époque donnée. Lefevere ajoute que les traductions peuvent exercer une influence réciproque sur les normes qui les déterminent. Le texte est donc vu à la fois comme objet produit et facteur de production.

Gentzler montre que les premiers travaux du mouvement TS (principalement ceux de Holmes, Van den Broeck et Lefevere) se sont inspirés des recherches de Levy, Miko et Popovic, elles-mêmes directement influencées par les thèses des formalistes russes. Comme on le sait, ces derniers ont tenté de distinguer les faits littéraires des autres faits (sociologiques, psychologiques ou culturels), de découvrir ce qui rend le texte littéraire différent des autres textes, autrement dit sa «littérarité». Contrairement aux Chomsky ou Nida, les formalistes évitent de parler de structure profonde et préfèrent étudier des textes réels. Les travaux du groupe tchèque ont subi une énorme influence des formalistes russes, notamment de Roman Jakobson qui avait quitté Moscou pour créer le Cercle linguistique de Prague. Gentzler a raison de leur accorder beaucoup d'importance, notamment à Levy qui, en raison de l'extrême lucidité de ses propos, est selon moi à ranger dans le peloton de tête des traductologues contemporains. Marqué par les travaux de Jakobson et des formalistes russes, Levy montre que le langage est un système sémiologique et explique comment les lois structurales sont inscrites dans l'histoire et réagissent simultanément aux traditions littéraires dans les cultures de départ et d'arrivée (en synchronie, les mots par rapport au texte ; en diachronie, les mots par rapport aux traditions littéraires). Et, comme Jakobson, Levy croit que la poéticité est une qualité formelle, une caractéristique isolable, divorçable du contenu, du monde, du système linguistique. Il aboutit aussi à une théorie de la substitution des éléments de style à base formaliste. Miko, de son côté, ira jusqu'à affirmer que le problème de la traduction est purement une question de style. Quant à Popovic, c'est l'étude des changements, ou

«shifts» — ajouts, pertes, ratés du discours, bref tout ce qui est nouveau ou n'apparaît pas dans une tradition —, qui révèle les valeurs culturelles et les normes littéraires différentes. Sa théorie vise à expliquer la non-identité de la traduction à l'original.

Ayant subi l'influence des formalistes, Holmes, Van den Broeck et Lefevere ont entrepris de jeter les bases d'une théorie descriptive de traductions existantes. Poète américain et traducteur qui enseignait à l'université d'Amsterdam, Holmes s'est intéressé aux relations entre traduction et original par rapport aux diverses traditions littéraires. Pour lui, il y aurait quatre façons de traduire : 1. conserver par mimétisme les «patterns» de l'original (c'est ce que Nida appelle aujourd'hui les «isomorphes»); 2. chercher une fonction analogue dans la tradition littéraire cible (position préconisée par Lefevere); 3. laisser à la traduction le soin d'évoluer par elle-même à partir de l'original (cf. Pound); et 4. produire une «forme déviante» qui ne dérive pas de l'original, mais qui s'en distance pour plusieurs raisons (Holmes ne fournit pas d'exemples).

Le but de la traduction pour Lefevere (et pour Bassnett) est de rendre l'interprétation que l'auteur a voulu donner d'un thème au moyen d'un ensemble de variations et de conserver les distorsions (l'ostranenie), c'est-à-dire les dispositifs de défamiliarisation, de l'original.

Dans le chapitre 5 de son livre, Gentzler poursuit l'étude du mouvement TS, dans laquelle est intercalée une analyse très critique de la théorie du polysystème. Deux noms sont associés à ce dernier courant : Itamar Even-Zohar et Gideon Toury.

Even-Zohar présente ses idées aux Belges et aux Hollandais à Louvain, en 1976. C'est lui qui introduit le concept de polysystème en littérature, bien que la systémique ait été présente dans nombre de disciplines depuis longtemps, notamment en économie, en psychologie ou en linguistique (cf. la théorie de M. A. K. Halliday développée à partir des années 60). Selon Even-Zohar, les systèmes littéraires représentent un agrégat de genres (canoniques et non canoniques) et la traduction sert soit à introduire de nouveaux éléments dans la langue cible (fonction primaire), soit à renforcer les modèles en place (fonction secondaire). Les disciples du mouvement TS avaient tendance à considérer les relations textuelles sous un angle «singulier», c'est-à-dire dans un rapport texte à texte, et à parler d'*équivalence* fonctionnelle d'un texte à un autre. Ils croyaient en l'habileté du traducteur à dériver un texte dit équivalent qui influencerait sur les conventions littéraires ou culturelles d'une société donnée. Les polysystémistes, quant à eux, abordaient la question en sens inverse. Ils partaient du principe que les conventions et les normes de la culture cible gouvernent les décisions et les présuppositions du traducteur. Autrement dit, la traduction est définie *du dehors*, comme un «produit» culturel variable, et se voit ajouter un horizon historique.

Even-Zohar et Toury empruntent beaucoup aux formalistes russes (surtout Tynjanov), dont le but consistait à découvrir les «lois structurales précises» qui régissent tous les systèmes, y compris les textes littéraires. Tynjanov écrivait en 1921 que la traduction littéraire était une lutte portant sur la «déconstruction» et la reconstruction d'éléments existants. La littérarité, indéfinissable hors de l'histoire, devenait synonyme de différence, de «défamiliarisation», par exemple, les «innovations» à l'intérieur d'une œuvre ou la «mutation» des systèmes. Les lois systémiques — ou lois structurales, puisque pour un structuraliste les éléments d'un ensemble n'existent pas isolément, mais en fonction d'autres éléments du système — gouvernent les lois littéraires et les normes sociales. La principale contribution de Tynjanov en théorie littéraire a été d'élargir les paramètres du formalisme pour inclure les normes littéraires et sociales. Pour lui, les normes sociales, comme les normes littéraires, sont stagnantes, statiques, mortes; ce sont les innovations littéraires qui font bouger l'extralittéraire, par exemple, les textes journalistiques, et non l'inverse.

Even-Zohar a repris les idées principales de Tynjanov : notions de système, de hiérarchie des structures des différents systèmes littéraires, de défamiliarisation, ainsi que de mutation et d'évolution littéraires. Il a utilisé le mot « polysystème » pour désigner les différents systèmes littéraires et non littéraires et il a tenté d'expliquer **toutes** les sortes d'écriture à l'intérieur d'une société, y compris la littérature traduite. Even-Zohar apparaît davantage comme un théoricien de la culture que comme un théoricien de la traduction (contrairement à Toury) et son concept de lutte des genres, espèce de théorie du *bumping* littéraire où l'enjeu est la victoire et le pouvoir, fait l'objet de pas moins de cinq pages de « réserves » de la part de Gentzler (p. 120 à 125). Ce dernier est moins critique à l'endroit de Toury qui, il faut l'avouer, est plus nuancé dans ses affirmations. Par exemple, selon lui, une traduction n'est jamais tout à fait « adéquate », parce que les normes de la langue d'accueil entraînent toujours des glissements par rapport aux structures de l'original, ni totalement « acceptable », parce qu'elle introduit toujours dans la langue d'accueil des formes nouvelles, défamiliarisantes. En plus d'être inévitablement infidèle, la traduction devient un élément relatif, variable selon les forces de l'histoire et la toile sémiotique nommée culture. Le texte traduit s'inspire de « familles de ressemblances » contenues dans l'original (ensembles de propriétés, de significations et de possibilités), concept que Toury emprunte à Wittgenstein, et s'inscrit dans d'autres « familles de ressemblances ». Comme la traduction privilégie certaines propriétés ou significations au détriment d'autres, le concept de « bonne traduction » est mis de côté.

Le chapitre 6, portant sur la déconstruction, est divisé en cinq parties : Tel Quel, Foucault, Heidegger, Derrida et post-Derrida. La déconstruction témoigne d'un renversement de perspective par rapport aux théories traditionnelles de la traduction fondées sur la notion d'équivalence. Voici, à titre d'exemple, quelques questions que pose ce mouvement qui a pris naissance en France dans les années 60 : Sans traduction, l'original cesserait-il d'exister ? Et si l'original dépendait de ses traductions, et non l'inverse ? Et si encore le sens d'un original était révélé par ses traductions ? Et si, de surcroît, l'original n'avait pas de sens « fixe » et s'il variait chaque fois qu'il est traduit ?

Le déconstructionnisme n'est pas une théorie de la traduction proprement dite, mais une critique des limites du langage (de la littérature et de l'écriture) qui « utilise » la traduction pour s'interroger sur la nature même de ces limites et de l'être-en-langage. L'original et la traduction affichent une relation symbiotique. Les déconstructionnistes ne distinguent pas TD et TA, langage et sens, signifié et signifiant, forme et contenu. Le langage ne réfère qu'à lui-même ; ce qui existe, ce sont plutôt des chaînes de signification, constamment en mouvement, « en jeu », qu'on n'arrive pas à cerner. La traduction n'est pas ce vers quoi on se dirige, mais un lieu de passage qui dissimule et laisse échapper (Derrida). Au lieu de porter sur l'identité, l'accent est mis sur la non-identité, la non-présence, la non-représentabilité. S'il est impossible de transférer un sens fixe, déterminable, d'un système de représentation à un autre, il sera aussi impossible d'« évaluer » une traduction.

Ce n'est pas à la traduction traditionnelle, qui accorde beaucoup d'importance à l'original ou à l'auteur, mais bien à la traduction considérée globalement que le déconstructionnisme attribue une place centrale. Pour reprendre la métaphore de Derrida, la traduction serait comme un enfant, non seulement produit de la reproduction, mais aussi **renaissance** du fait qu'elle a le pouvoir de s'exprimer elle-même.

Ce qui est intéressant dans ce dernier chapitre, très lourd d'érudition et de subtilités philosophiques, c'est que Gentzler établit constamment des corrélations entre les auteurs, par exemple, l'influence de W. Benjamin sur Derrida ou celle de Heidegger sur Foucault, et entre les courants traductologiques eux-mêmes, les similitudes entre l'approche des déconstructionnistes et celle des polysystémistes, etc.

Contemporary Theories of Translation permet de constater à quel point les présupposés théoriques varient d'une approche à l'autre et dans quelle mesure la prolifération terminologique (foisonnement et polysémie du métalangage !) est source de confusion et de frustration. Dans l'introduction de son livre, Gentzler écrit d'ailleurs : «Literary translators, for example, distance themselves from the "jargon" of linguistic approaches; deconstructionists subvert the very "scientific" terminology demanded by semioticians; and the aggressive rhetoric of the deconstructionists alienates scholars from many of the other fields.» (p. 2).

Les ratés, écarts, trous, pertes, vides, etc. observés dans les textes traduits ne doivent plus s'analyser dans une perspective punitive à partir de binarismes bolchéviques (bien/mal, vrai/faux, bon/mauvais, etc.), car ces «normes» limitent la diversité d'expression de la pratique traduisante, marginalisent les traductions considérées comme anormales et nuisent à l'authenticité des échanges interculturels.

Le lecteur de *Contemporary Theories of Translation* se rendra compte que les travaux en traductologie s'orientent de plus en plus vers les études de cas réels qui nous permettront de mieux comprendre non seulement la nature de la traduction, mais aussi celle du langage et de la communication humaine.

ROBERT LAROSE
Université de Montréal, Montréal, Canada